

Sous le ciel de Nantes



Classe de 203 – Lycée La Colinière - Nantes

« Je m'appelle Kim Se-Ri, mais je préfère Salomé, je ne peux plus sortir de chez moi à cause de la maladie. J'attends celui, celle qui viendra me raconter le monde. J'aime beaucoup les histoires. Ceci est une annonce sérieuse. »

Parmi les offres pour des services de baby-sitting, les concerts ou les expositions, la petite affichette blanche, écrite à la main, se démarque des autres. Curieuse, je m'approche du panneau d'affichage, le musée est calme et j'ai terminé mon service. Je sors mon calepin et note avec soin le numéro et l'adresse. J'ai peut-être trouvé une façon d'exprimer ma créativité, d'aider une jeune fille et me faire un peu d'argent. Je range mon carnet au fond de ma poche et je me dirige vers la sortie décidée à répondre à l'annonce. Mais une question me tourmente : serai-je à la hauteur ?

Je m'appelle Zofia. J'ai 19 ans et je vis à Nantes.

J'ai de grands yeux émeraude, avec des reflets dorés, que je tiens de mon père. Mes cheveux sont châtain et bouclés comme ceux de ma mère et je suis pâle telle une poupée de porcelaine avec des joues rosées.

J'adore mon prénom car je le trouve original, il signifie sagesse en grec.

Je suis plutôt petite et j'aime beaucoup m'habiller dans des friperies, je trouve que chaque pièce a son histoire et a le droit à une seconde vie.

Depuis mon enfance, je garde à mon poignet une très vieille montre offerte par ma grand-mère. Le doré du cadran est passé, elle ne brille plus et les aiguilles ne bougent plus mais quand je l'ai auprès de moi, je me sens rassurée, comme protégée.

J'ai un tatouage à l'intérieur de l'avant bras, un début de phrase que je n'ai pas pu finir par manque d'inspiration : « Il y a un moment où les mots s'usent ». J'essaie chaque jour de trouver une suite.

Je fais des études de cinéma et je travaille à mi-temps au guichet du Musée d'Arts de Nantes. Cela me permet d'aider ma mère à boucler les fins de mois et de m'octroyer une fois par semaine un petit plaisir en allant manger une crêpe chocolat/chantilly à La Crêperie Jaune près de la place du Bouffay dans le vieux Nantes.

Avec ma mère et ma sœur de 11 ans, Sari, on habite une péniche sur l'Erdre à côté de l'île de Versailles. Ça peut paraître étrange mais en vivant sur l'eau, je me sens libre et seule au monde. La rivière m'inspire, on y croise plein de gens différents : les sportifs qui courent au petit matin ; ceux qui rêvent, bercés par le bruit de l'eau ; ceux qui fument une cigarette ou ceux qui attendent simplement que le temps passe. J'aime regarder le monde et en dresser un portrait grâce à mon crayon, mon pinceau, mon appareil photo ou ma plume. C'est pour cela que je m'isole. Les gens pensent parfois que je me réfugie dans mon monde et que je les déteste. Mais, en réalité, ils me fascinent.

Je suis créative, dans chaque petite chose je vois quelque chose de plus grand. Tout objet peut devenir le sujet d'une histoire. Je me balade dans Nantes et l'inspiration me vient au fil de mes promenades. J'aime le Jardin des plantes près de la gare Nord ou Trentemoult, un ancien village de pêcheurs sur les rives de la Loire avec ses maisons aux façades colorées et surtout l'île de Versailles et son jardin Japonais. J'aime les couleurs du parc, les petits ponts rouges et les cerisiers en fleurs au printemps.

Ma vie est particulière mais je l'adore et je ferais tout pour ne pas en perdre une miette.

J'ai appelé Salomé, je dois la rencontrer à 14h. Je suis déjà venue dans ce quartier car il y a la friperie « Pepette ». J'entre dans l'immeuble, il y a une odeur étrange, une odeur d'humidité et de renfermé.

Je frappe à la porte. C'est un infirmier en blouse blanche qui m'accueille :

« Bonjour, je m'appelle Zofia, j'ai rendez-vous avec Salomé pour son annonce.

- Bonjour, entrez, Salomé est dans sa chambre. »

J'entre.

Salomé est silencieuse.

Elle est assise dans son fauteuil roulant et regarde par la fenêtre. Sa chambre est en ordre, tout est parfaitement rangé. Au dessus de son bureau sont accrochées des dizaines de cartes postales venant des quatre coins du monde.

Je m'avance dans la pièce et aperçois plus distinctement Salomé.

Elle est petite et semble fragile. Elle paraît plus jeune que son âge, elle me fait penser à ma sœur. Elle a les cheveux blonds très clairs, presque blancs, comme si en l'absence de lumière du soleil ils avaient perdu leur couleur.

Elle a un teint pâle, sa peau à l'allure de papier à cigarettes. C'est ma grand-mère qui disait cela pour décrire la peau vieillie par le temps.

Elle a des yeux bleus océan, une bouche fine, bien dessinée et légèrement teintée de pourpre.

Elle porte un chemisier fleuri, un pantalon en lin et un cardigan en laine beige.

« Bonjour » dit Salomé, curieuse.

« Bonjour Salomé, je suis Zofia, j'ai trouvé ton annonce au musée...

- Oh... Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait une réponse aussi rapidement.»

Je m'installe timidement sur le canapé. Elle semble émue et poursuit :

« Si vous saviez comme c'est dur d'être enfermée, de ne rien partager avec personne...

- Je serais heureuse de partager des moments avec toi et de te raconter des histoires. »

La rencontre terminée, je quitte Salomé et descends lentement les escaliers en colimaçon, le vieux bois usé grince sous mes pas. Je traverse le hall décoré de marbre et pousse la lourde porte. Dehors le vent frais de début de soirée me fait frissonner. Je resserre autour de moi les pans de ma veste en jean. Je vagabonde dans les rues, je traverse le parc, j'observe les fleurs. Le ciel s'assombrit. Des bribes de ma discussion avec Salomé me parviennent. Elle m'impressionne, elle est si forte. Avant de la rencontrer, j'ai eu peur de tomber sur une fillette avec laquelle la discussion serait impossible, mais je me trompais. Sa curiosité se lit sur son visage, son envie d'en apprendre plus sur le monde qui l'entoure mais qu'elle ne peut pas atteindre. Je suis tellement absorbée par ma réflexion que je ne me rends pas compte que j'arrive devant ma péniche, illuminée de nombreuses guirlandes. Sari est sur le canapé, en train de finir ses devoirs. Une odeur de Sarmale embaume la pièce. Sari semble affamée, j'ai à peine le temps de poser ma besace qu'elle m'entraîne vers la table. Nous discutons de tout et de rien, ma mère nous parle de son travail qu'elle trouve épuisant mais passionnant. Sari nous raconte qu'elle a dû réciter un poème devant toute sa classe et moi je leur explique ma rencontre avec Salomé. Ma mère semble fière de moi.

Le lendemain matin, 10h30, je suis devant le Musée d'Art. Je commence à 11h mais j'aime prendre du temps pour admirer les expositions temporaires. Je me dirige vers les casiers et enfile mon gilet sans manche. J'y place mon badge. Il est écrit « Zofia, accueil ». Souvent je rêve que le mot « accueil » se transforme en « guide ». J'aime mon travail mais j'ai envie d'accompagner les visiteurs dans leurs parcours. Je suis ramenée à la réalité par la voix enrouée d'un des vigiles. Je m'installe derrière le guichet et affiche un sourire chaleureux.

Je termine à 17h et me rends directement au Quai de la Fosse. La rue est légèrement moins bruyante le dimanche, c'est un jour parfait pour commencer mon travail auprès de Salomé. J'entre dans le salon, elle m'attend avec des pâtisseries et deux canettes de thé glacé posées sur la table basse et me salue en souriant.

« Tu n'étais pas obligée » dis-je en montrant les pâtisseries de la main.

- Ce n'est rien, ne t'inquiète pas. Peux-tu commencer, s'il-te-plaît ? »

Je sors mon carnet à dessin. Il est rempli de divers textes à l'écriture soignée. Je fixe les premiers mots et commence.

Lyre

Ce jour-là, Lyre avait décidé de suivre son grand-père. Elle attendit qu'il verrouille la porte de la maison pour enfiler ses bottes en caoutchouc, usées par le temps et son ciré jaune.

Elle avait déjà prévu son coup ; elle avait fait semblant de s'assoupir sur le canapé et dès qu'il passerait la porte, elle sortirait par la baie vitrée qui donne sur le jardin. Jack, le Border Collie, serait visiblement de la partie, car tout semblait indiquer qu'il était prêt à la suivre.

Elle était maintenant seule dehors, livrée à elle-même, en quête de vérité. La nuit commençait à tomber, une fine pluie traversait la brume d'hiver. Accompagnée de Jack, elle sautait de flaques en flaques, des gouttes aussi lourdes que des billes claquaient sous ses pas.

Elle remonta la fermeture éclair de son ciré et se lança dans une course effrénée à la poursuite de son grand-père. De rue en rue, elle le suivait. Il se dirigea vers une grande grille noire en métal rouillé. Lyre ralentit brusquement, elle laissa quelques mètres d'écart entre eux pour ne pas être repérée. Elle était toute essoufflée, une goutte de sang perlait sur le coin de sa lèvre, gercée par le froid hivernal. Sa course stoppée, Lyre observa son grand-père : qu'allait-il faire dans ce cimetière à cette heure-ci ?

Été 2019

Cela faisait deux semaines que Lyre était arrivée chez son grand-père. C'est sa mère qui l'avait déposée en l'embrassant sur le front avant de partir, nostalgique. Lyre et Yves étaient fusionnels, elle adorait aller chez lui pour les vacances. Les pas de son grand-père dans l'escalier en bois la réveillaient tous les matins. Elle se dirigeait vers la cuisine, s'asseyait en face de lui avec un bol de céréales bon marché qu'il avait acheté juste pour elle. Il buvait son café dont l'odeur se diffusait dans toute la pièce et il écoutait des morceaux d'Indochine sur sa vieille platine vinyle.

Lyre aimait passer ses matinées avec Jack, le vieux chien de son grand-père. Il perdait ses poils partout dans la maison mais il était toujours fidèle à son rôle de chien de garde, personne ne pouvait s'approcher du jardin lorsqu'il était là. Lyre traînait toute la matinée dans son pyjama, légèrement trop petit. Puis arrivait l'heure du déjeuner, elle aidait à préparer le repas qu'ils mangeaient devant le journal télévisé. Ensuite son grand-père avait pour habitude de faire une sieste avant de passer le reste de l'après-midi à s'occuper de son potager.

Chaque jour, à 17h, Yves partait avec son sac à dos, en laissant Lyre sur le vieux canapé en velours devant des émissions d'Arte car elle aimait contempler les paysages et les animaux. Elle ne savait pas où il allait et chaque soir elle s'imaginait le pire. Il rentrait généralement vers 19h et Lyre allait se coucher, après avoir dîné avec lui, vers 20h...

Trois coups francs contre la porte font sursauter Salomé. Je m'arrête. Nos regards se lèvent en direction de ce bruit. Un homme en blouse entre, il s'agit de l'infirmier. Salomé se tourne vers moi. Elle me dit qu'il est l'heure de ses soins, elle ajoute qu'elle a vraiment apprécié ce moment et qu'elle a hâte que je revienne pour la suite.

Le lendemain midi, je décide de manger à la Crêperie Jaune. Elle s'appelle ainsi car sa façade a été peinte en jaune à la fin des années 60, apportant du soleil dans cette rue lugubre et à l'époque malfamée du quartier Bouffay. Elle se trouve rue des Echevins, ce n'est pas loin de chez Salomé. En arrivant, je sens cette odeur savoureuse, si familière, de galette bretonne. Elle se mêle aux effluves piquantes de paella du restaurant espagnol d'en face. J'entre et me laisse guider par le serveur qui m'installe sur une table joliment décorée d'une nappe blanche à pois jaune.

Il prend ma commande et en attendant mon plat, j'observe par la fenêtre un jeune garçon courir après les pigeons.

Je sors de la crêperie et me rends à pied chez Salomé. Il y a toujours cette odeur nauséabonde en entrant dans le bâtiment. Salomé me sourit et je vois qu'elle cache sa douleur. Je la rencontre pour la troisième fois et j'ai le sentiment qu'elle est de plus en plus mal en point.

Je prends le temps de m'asseoir. Elle est impatiente que je continue mon histoire.

Suite de l'histoire de Lyre

Lyre s'arrêta devant le grand portail. Elle entra dans le cimetière et parcourut le chemin de graviers en faisant des va-et-vient avec sa tête pour observer les pierres tombales tout en essayant de trouver son grand-père. Après quelques minutes de recherches, elle fut attirée par la mélodie douce et envoûtante d'un ukulélé. Intriguée et curieuse, elle s'approcha discrètement, sans se faire remarquer. Lyre était comme hypnotisée mais ne pouvant retenir sa curiosité, les mots lui échappèrent d'une traite:

« Papy, qu'est ce que tu fais ici ? Pourquoi tu joues de cet instrument ? Qui est en dessous de la croix ? »

Il ne se retourna pas et parla d'une voix douce et tremblante.

« La personne sous « cette croix » s'appelle Anne-Marie. C'était une personne merveilleuse, aussi solaire que l'astre qui nous illumine chaque jour. »

Yves leva la tête vers le ciel avec un sourire mélancolique.

« Je l'ai connu il y a très longtemps... même avant ta grand-mère. Nous avions l'habitude de nous retrouver tous les jours à 17h pour nous chanter des chansons que nous avons écrit. Puis est arrivé cet été de 1970 ... »

Il y eut un long silence.

« Elle s'en est allée. »

En baissant la tête, Lyre aperçut un cahier.

« Et ça, papy, qu'est ce que c'est ?

- Ce sont des chansons, elles sont très importantes pour moi.

- C'est pour ça que tu les chantais ?

- Oui, ce sont toutes nos chansons. Aujourd'hui je les chante, pour elle, pour honorer sa mémoire. »

Lyre était confuse. Voyant la peine de son grand-père, elle lui conseilla d'arrêter de se rendre sur la tombe de cet amour passé. Il le prit mal et ils ne se parlèrent plus de la soirée.

Le lendemain, il lui tendit le carnet. C'était un très vieux carnet en cuir marron, usé par les années. Les pages étaient jaunies et légèrement gondolées sur les bords. En l'ouvrant, elle découvrit toutes les chansons écrites par Yves et Anne-Marie.

Lyre s'approcha de son grand-père puis lui prit la main.

« Grand-père, tu sais que toutes les belles histoires méritent une fin... »

Il lui lâcha brusquement la main.

« - Ce n'est pas si simple, tu comprendras plus tard.

- La tienne en mérite une.

- Tu aurais une idée ?

- Une dernière chanson ? Une dernière note ? Un dernier soir ? Un au-revoir...

- Tu ne sais même pas faire de musique.

- J'apprendrai, tu m'apprendras !

- Tu sais Lyre, la musique, c'est plus que des paroles, c'est tes émotions, c'est toi. »

L'éclat de la lune s'immisce dans la pièce, ce qui me fait dire qu'il est bien trop tard pour continuer mon récit. Cependant quand mon regard se pose sur Salomé je suis surprise de la voir éveillée à une heure si tardive et malgré sa santé fragile. Je m'excuse et quitte l'appartement.

Le lendemain, les rues sont bondées, la circulation bat son plein et les terrasses des restaurants sont comblées. Je me dirige vers l'île de Versailles, mon havre de paix au milieu du brouhaha de la ville. À peine ai-je franchi les grilles de l'entrée, je me sens plus légère, mes épaules sont comme libérées d'un poids. Une fois installée sur un rocher soigneusement choisi, j'observe les gens. Il y a majoritairement des personnes âgées, ils se promènent main dans la main. Je me souviens la première fois que je suis venue ici, c'était avec ma grand-mère, nous avons observé les oiseaux. C'est elle qui m'a appris la poésie des mots. Je passe de longues heures à contempler ce lieu hors du temps. Je trouve ici un certain réconfort qui me permet de dessiner et d'inventer des histoires. Je regarde ma montre et la réalité me rattrape, il est temps de partir.

J'arrive chez Salomé, elle est assise dans son fauteuil devant la table. Elle porte un foulard rouge brodé de papillons. Elle est plus pâle que les fois précédentes. Elle se force à sourire. Je m'assois près d'elle pour commencer mon histoire et remarque qu'elle ne peut presque plus bouger, elle a du mal à maintenir sa tête et ses bras sont figés sur son fauteuil.

Fin de l'histoire de Lyre

Cela prit quelques mois mais Lyre apprit les bases de la musique car pour son retour elle devrait être prête à aider son grand-père à faire ses adieux à la femme qui l'avait tant fait rêver.

Aux vacances suivantes, elle allait tenir sa promesse. Lyre lui avait préparé une surprise. Elle prit le ukulélé et commença à chanter. Elle avait écrit une chanson. Elle évoquait le chagrin d'un amour éternel. C'était plus qu'un au-revoir, c'était un merci.

Yves s'endormit paisiblement ce soir-là... pour la dernière fois.

Automne 2092

Lyre soupira. Raconter cette histoire avait fait remonter de vieux souvenirs. Discrètement, l'enfant s'approcha. Lyre sentit une main sur son épaule.

« Grand-mère, tu sais, toutes les belles histoires méritent une fin. » dit la petite fille

« Tu comprendras plus tard.. » lui répondit doucement Lyre.

Mon histoire terminée, je me lève et lui dit au revoir. Avant que je ne sorte de la pièce elle me demande :

« Zofia, de quoi parlent les gens dans la rue ? De quoi parlent-ils quand ils rient ? »

Je suis surprise par cette question, je ne sais pas quoi lui répondre, je lui dit simplement :

« Ils rient de leurs histoires, de leurs vies, pas pour se moquer mais plutôt pour se rassurer ».

Salomé ne semble pas comprendre, je ne sais pas si ma réponse est ce qu'elle attendait mais je ne trouve rien d'autre à lui dire.

Le lendemain, dans le tramway pour aller en cours je m'amuse à dessiner les gens. Je rejoins Sam à l'arrêt Chantiers navals. Je l'ai rencontré l'année dernière à la cafétéria de l'école, il avait oublié son portefeuille alors je lui ai offert son café. Le courant est tout de suite passé, il me fait rire et j'aime son style chic. Notre école se trouve sur l'île de Nantes, près des machines, en face du carrousel. En ce moment nous étudions les courts-métrages, cela me plaît beaucoup.

J'aime cette école, c'est un univers très différent du lycée et j'y ai très vite pris mes marques. Le midi, je mange sur les bords de Loire, j'écoute les sons de l'eau et des passants, c'est le moment que je préfère dans la journée. Une fois les cours terminés, je me rends à pied chez Salomé.

Encore une fois je la retrouve, c'est la même routine, le même sourire, le même parfum et toujours la même joie de la revoir. Ce sourire cache sa tristesse. Elle pleure peut-être la mort d'Yves.

Je lui demande :

« Pourquoi es-tu si triste ? »

Sans me donner de réponse, elle regarde vers la fenêtre. Elle ne bouge plus, les yeux rivés sur le ciel. Cette fois son sourire ne réapparaît pas, une larme coule le long de sa joue. Dans le silence résonne le cliquetis de l'horloge qui me rappelle que le temps passe, inéluctablement.

Le temps est froid et l'hiver persiste. Il a eu raison de mon moral et ça, Salomé l'a bien compris. Elle continue à m'inviter à revenir chaque jour et chaque jour je trouve une excuse plus stupide que celle de la veille. Je crois que j'ai commencé à avoir peur d'elle. J'ai peur car comme une bougie elle se consume. Plus je viens la voir et moins je vois la vie dans ses yeux. En quittant le salon, j'ai le sentiment de repartir avec une part d'elle-même. J'ai eu peur que Salomé se rende compte que j'étais devenu un poison pour elle. Alors je ne viens plus depuis maintenant un mois.

Pourtant, cet après-midi quand je reçois un appel inconnu, je décroche instantanément, comme si je savais déjà ce qu'il allait arriver. C'est un homme. Il parle d'une voix douce et chaleureuse mais ses paroles sont plus froides que les torrents de pluie glaciale qui tombent dehors. Il m'annonce que Salomé est à l'hôpital dans un état critique et qu'elle répète sans cesse mon prénom.

Je pars en vitesse. J'ai compris. J'ai été stupide. Mon erreur n'avait pas été de venir la voir mais d'avoir rompu le contact. En voulant la protéger, j'étais devenu son bourreau. Arrivée devant la porte de sa chambre, on me fait signe d'attendre. Je commence à paniquer lorsque l'infirmier de Salomé sort de la chambre. Il a les larmes aux yeux. Il me tend une lettre d'une main tremblante et m'explique que la santé de Salomé s'est dégradée il y a trois jours. Elle voulait à tout prix me voir, elle avait besoin d'une nouvelle histoire. Ils l'ont emmenée à l'hôpital mais elle n'a pas tenu le coup. Elle m'a laissé cette lettre avant de partir. Je l'ouvre. Il est écrit :

« J'emporte avec moi ton histoire, merci. Maintenant que tu n'es plus là, le silence commence à raconter. »

Le silence commence à raconter... Cette phrase m'a marquée.

En sa mémoire, elle est devenue la fin de mon tatouage :

« Il y a un moment où les mots s'usent et le silence commence à raconter ».